

Approcher l'univers de référence

Approche par des extraits de *Sido* et des *Vrilles de la vigne*

Extrait 1 : *Sido*, p. 43

Au vrai, cette Française vécut son enfance dans l'Yonne, son adolescence parmi des peintres, des journalistes, des virtuoses de la musique, en Belgique, où s'étaient fixés ses deux frères aînés, puis elle revint dans l'Yonne et s'y maria, deux fois. D'où, de qui lui furent remis sa rurale sensibilité, son goût fin de la province ? Je ne saurais le dire. Je la chante, de mon mieux. Je célèbre la clarté originelle qui, en elle, refoulait, éteignait souvent les petites lumières péniblement allumées au contact de ce qu'elle nommait « le commun des mortels ». Je l'ai vue suspendre, dans un cerisier, un épouvantail à effrayer les merles, car l'Ouest, notre voisin, enrhumé et doux, secoué d'éternuements en série, ne manquait pas de déguiser ses cerisiers en vieux chemineaux et coiffait ses groseilliers de gibus poilus. Peu de jours après, je trouvais ma mère sous l'arbre, passionnément immobile, la tête à la rencontre du ciel d'où elle bannissait les religions humaines...

– Chut !... Regarde...

Un merle noir, oxydé de vert et de violet, piquait les cerises, buvait le jus, déchiquetait la chair rosée...

– Qu'il est beau !... chuchotait ma mère. Et tu vois comme il se sert de sa patte ? Et tu vois les mouvements de sa tête et cette arrogance ? Et ce tour de bec pour vider le noyau ? Et remarque bien qu'il n'attrape que les plus mûres...

– Mais, maman, l'épouvantail...

– Chut !... L'épouvantail ne le gêne pas...

– Mais, maman, les cerises !...

Ma mère ramena sur la terre ses yeux couleur de pluie :

– Les cerises ?... Ah ! oui, les cerises...

Dans ses yeux passa une sorte de frénésie riante, un universel mépris, un dédain dansant qui me foulait avec tout le reste, allégrement...

Extrait 2 : *Sido*, « *Le capitaine* », p. 68

C'est à moi qu'il accorda le plus d'importance. J'étais encore petite quand mon père commença d'en appeler à mon sens critique. Plus tard, je me montrai, Dieu merci, moins précoce. Mais quelle intransigeance, je m'en souviens, chez ce juge de dix ans...

– Ecoute ça, me disait mon père.

J'écoutais, sévère. Il s'agissait d'un beau morceau de prose oratoire, ou d'une ode, vers faciles, fastueux par le rythme, par la rime, sonores comme un orage de montagne...

– Hein ? interrogeait mon père. Je crois que cette fois-ci... Eh bien, parle !

Je hochais ma tête et mes nattes blondes, mon front trop grand pour être aimable et mon petit menton en bille, et je laissais tomber mon blâme :

– Toujours trop d'adjectifs !

Alors mon père éclatait, écrasait d'invectives la poussière, la vermine, le pou vaniteux que j'étais. Mais la vermine, imperturbable, ajoutait :

– Je te l'avais déjà dit la semaine dernière, pour l'Ode à Paul Bert. Trop d'adjectifs ! »

Extrait 3 : *Les Vrilles de la vigne*, « *Music-Hall* », p. 238

MUSIC HALLS

On répète en costume, à l'X... une pantomime que les communiqués prévoient « sensationnelle ». Le long des couloirs qui fleurent le plâtre et l'ammoniaque, au plus profond de l'orchestre, abîme indistinct, circulent et se hâtent d'inquiétantes larves... Rien ne marche. Pas fini, le décor trop sombre qui boit la lumière et ne la rend pas ; mal réglés, les jeux de halo du projecteur, – et cette fenêtre rustique enguirlandée de vigne rousse, qui s'ouvre de bonne grâce, mais refuse de se clore !...

Le mime W... surmené, fait sa dame-aux-camélias, la main sur l'estomac pour contenir une toux rauque ; il tousse à effrayer, il tousse à en mourir, avec des saccades de mâchoires d'un dramatique !... Le petit amoureux s'est, dans son trouble, grimé en poivrot, nez rouge et oreilles blafardes, ce pour quoi il s'entend nommer, par l'organe expirant du mime W... « fourneau, cordonnier », et même « vaseline ». Rien ne marche, rien ne marchera !

Le patron est là, sur le plateau, le gros commanditaire aussi, celui qui ne se déplace que pour les « numéros » coûteux. Le compositeur – un grand type mou qui a l'air de n'avoir d'os nulle part, – laissant tout espoir, a dégoté, derrière un portant, le chaudron des répétitions, le piano exténué aux sonorités liquides de mustel, et se nettoie les oreilles, comme il dit, avec un peu de Debussy... « Mes longs cheveux descendent jusqu'au bas de la tour... ».

Quant aux musiciens de l'orchestre, ils s'occupent, à coup sûr, d'améliorer en France la race chevaline ; de la contrebasse à la flûte, le Jockey circule...

Extrait 4 : *Les Vrilles de la vigne*, « *Belles-de-jour* » p. 180

La guêpe mangeait la gelée de groseilles de la tarte. Elle y mettait une hâte méthodique et gloutonne, la tête en bas, les pattes engluées, à demi disparue dans une petite cuve rose aux parois transparentes. Je m'étonnais de ne pas la voir enfler, grossir, devenir ronde comme une araignée... Et mon amie n'arrivait pas, mon amie si gourmande, qui vient goûter assidûment chez moi, parce que je choie ses petites manies, parce que je l'écoute bavarder, parce que je ne suis jamais de son avis... Avec moi elle se repose ; elle me dit volontiers, sur un ton de gratitude, que je ne suis guère coquette, et je n'épluche point son chapeau ni sa robe, d'un œil agressif et féminin... Elle se tait, quand on dit mal de moi chez ses autres amies, elle va jusqu'à s'écrier : « Mes enfants, Colette est toquée, c'est possible, mais elle n'est pas si rosse que vous la faites ! » Enfin elle m'aime bien.